

CHAPITRE IV

L'EFFORT MUSCULAIRE

— SUITE —

I

« Combien de fois, dit M. William James, ne faut-il pas combattre de nouveau les combats de la psychologie, chaque fois avec des armes plus pesantes et de plus forts engins, quoique non toujours avec des généraux aussi capables¹. » Parole imprudente et à deux tranchants, car ce regret est précisément celui qu'éprouvent aussi les partisans de l'effort biranien, et s'ils continuent à lutter et à se défendre, c'est qu'ils mettent en doute la scrupuleuse exactitude des bulletins de victoire de leurs adversaires. Il faut donc qu'ils visitent cet arsenal formidable, qu'ils manient ces armes pesantes et ces puissants engins. Laissons les métaphores; l'expérience et l'analyse, en d'autres termes la science et la conscience, la physiologie et la psychologie, telle est l'ori-

¹ V. *The feeling of effort*.

gine de la double série d'arguments dirigés contre l'effort. Ces arguments sont-ils décisifs? Avant de traiter cette question, séparons nettement la théorie de l'effort des conclusions métaphysiques que Biran et Ampère en déduisent : on peut constater la solidité éprouvée des fondements de l'édifice sans en approuver la distribution intérieure et le couronnement. Cette distinction est si légitime que Biran et Ampère cessèrent précisément d'être d'accord lorsqu'ils essayèrent d'achever leur construction métaphysique. Bien plus, le désaccord devient un conflit.

Dès 1812, Ampère écrivait à son ami, non sans une nuance d'ironie : « Rappelez-vous que depuis six ans vous avez plusieurs fois changé d'opinion sur l'origine de la connaissance des corps. Vous avez en quelque sorte épuisé toutes les tentatives qu'on peut faire pour l'expliquer. » Traduisez : toutes ces tentatives ne sauraient satisfaire un esprit vraiment philosophique et ce n'est que la théorie des rapports qui donne la clef de l'énigme. Ampère veut donc absolument convertir Biran à la théorie des rapports et il y met une sorte de violence amicale. Mais l'histoire des variations de Biran ne doit pas nous occuper ici ; qu'il hésite et flotte entre diverses influences, rien n'est plus vrai, mais s'il est un roseau qui pense et qui plie, il ne rompt pas. Après avoir rempli le programme de Descartes, écarté le sable et la boue et mis à nu le roc et l'argile, il n'a peut-être pas su achever son œuvre. Il est à coup sûr regrettable que les alliés se combattent après avoir su vaincre. Mais qu'importe pour notre sujet que Biran accepte la théorie de la raison impersonnelle de Cousin ? Cela importe beaucoup à Ampère dont l'amitié est jalouse et l'esprit absolu. Il se dépite, il s'irrite, il en vient presque aux invectives : « En

vous parlant tout à l'heure de l'indécision des idées de M. de Biran, écrit-il à un de ses amis, en 1817, j'avais l'esprit plein de ce qu'il hésite sans cesse, pour compléter sa psychologie, entre Cousin et moi. Nous nous réunissons tous trois chez lui les lundis après dîner ; tantôt il penche du côté de Cousin, tantôt du mien¹. » Ce jeu de bascule n'était pas fait pour fixer l'esprit mobile de Biran : il se laissait donc convaincre par les arguments d'Ampère, puis persuader par l'éloquence de Cousin. « J'erre comme un somnambule dans le monde des affaires », disait-il. On souffre davantage à le voir errer comme un somnambule dans la région des idées métaphysiques. Ampère apporte au contraire, en métaphysique, un esprit de décision tout scientifique : « Cependant, dit-il après avoir constaté les hésitations de son ami, il est évident que c'est moi qui ai raison ! » Cousin, sans doute en disait autant, et Biran de déplorer que Descartes, selon le mot d'Helvétius, n'ait pas mis d'enseigne à l'auberge de l'évidence. Ampère va plus loin encore et finit par accuser son ami de s'être laissé « circonvenir » et de porter en métaphysique des préoccupations plutôt morales et même politiques que scientifiques. « Ce qui me semble clair, écrit-il à un ami, c'est qu'il ne publiera rien de sa théorie, que je vais rester seul en butte à ceux qui veulent combattre la vérité uniquement parce que ce n'est pas eux qui l'ont inventée. Si je n'avais appris à voir en tout la volonté de Dieu, je serais vraiment désespéré de cette idée. » Ces doléances, cette amertume, ce désespoir, si l'on ne connaissait le caractère passionné d'Ampère,

¹ V. Correspondance et souvenirs recueillis par M^{me} H. C., t. I p. 119 et 199.

pourraient donner à penser que Biran se rendit coupable envers son ami de quelque lâche trahison ; il n'accepta pas sans réserves la théorie des rapports, voilà tout ! N'avions-nous pas raison de dégager entièrement la doctrine purement psychologique de l'effort des tentatives métaphysiques successivement essayées par les deux collaborateurs devenus deux adversaires ; sur l'effort seul ils sont d'accord, c'est leur *aliquid inconcussum* et pour ainsi dire leur arche d'alliance.

II

Les arguments des physiologistes doivent être discutés en premier lieu, car s'ils étaient concluants, les psychologues n'auraient plus à combattre qu'un fantôme et à lui donner le coup de grâce. La qualité distinctive des physiologistes ne paraît pas être la sobriété dans l'argumentation ; l'appareil compliqué des expériences leur dissimule parfois le point essentiel et il leur arrive, à force de regarder les maisons, de nier ce qui se passe à l'intérieur et même l'existence de la ville. Il semble que l'on puisse ramener à trois types principaux leurs griefs contre l'effort musculaire ; ils le nient parce qu'il les obligerait à sortir des limites de leur science et à se rendre, pour ainsi dire, tributaires de la psychologie ; ils le rejettent parce que ses prétendues données sont entachées d'inexactitude et échappent à la mesure et au calcul ; ils l'éliminent enfin parce qu'ils sont sûrs de pouvoir s'en passer et qu'ils expliquent fort bien sans lui tous les faits. C'était le dieu des coulisses et l'asile de l'ignorance : qu'il rejoigne les causes finales,

cès vierges stériles dont parle Bacon. La logique est chose brutale et qui prétend régenter jusqu'aux savants ; nous avons donc à cœur, avant d'employer cette arme discursive, de rappeler que nous prenons à partie non les physiologistes — nul n'estime autant que nous leurs admirables travaux — mais le psychologue que chaque physiologiste porte en lui et qui glisse insidieusement ses opinions à la faveur de l'autorité scientifique. N'avons-nous pas séparé de même le métaphysicien du psychologue chez Biran ? Osons donc dire pour donner à la discussion la plus grande précision possible que le premier argument est le paralogisme transcendantal de la physiologie, le deuxième un véritable sophisme de confusion et le troisième une contradiction flagrante dans l'énoncé même du problème.

I. Quelle est, en effet, la thèse des physiologistes ? Ils prétendent décomposer la sensation musculaire en sensations élémentaires qui ont toutes leur origine dans le muscle lui-même ou dans les parties adjacentes froissées par sa contraction. Tout part de l'organisme, rien ne vient de l'esprit ; le phénomène est orienté du dehors au dedans et la conscience n'est que le réceptacle et pour ainsi dire le point de convergence des sensations élémentaires. Elle les reçoit sans les faire naître et les subit sans les produire. De l'objet à l'organe, de l'organe au muscle, du muscle au nerf, du nerf au cerveau, du cerveau à la conscience, voilà comment se produisent et se dirigent les sensations musculaires ; un seul mot dit tout cela : elle est *afférente*, non *efférente*. Malebranche leur prêterait une expression énergique : en produisant l'effort nous croyons agir et en réalité *nous sommes agis*. Il faut convenir d'ailleurs que les physiologistes analysent cet ensemble avec une rare finesse et une

extrême précision ; dans tout effort qui semble d'abord ne porter que sur un muscle unique, deux ou trois tout au plus, ils nous montrent une profusion de sensations dirigées du dehors au dedans et produites par l'extension des tendons, la fixation de la poitrine, l'occlusion de la glotte, les modifications des mouvements respiratoires, le froncement des sourcils. Jamais on n'avait fait voir plus clairement que dans l'appareil musculaire tout est sympathique et conspirant ; dès qu'un mouvement se produit toute la machine est en branle. Il n'est donc pas étonnant qu'à force de découvrir des intermédiaires les physiologistes aient cru sincèrement réussir à combler l'abîme qui sépare l'effort du mouvement et, si l'on nous permet cette expression, l'intensif de l'extensif. Ont-ils réellement puisé notre ignorance à sa source la plus élevée ? Dans la sensation musculaire si exactement analysée au point de vue de la quantité, n'y a-t-il pas une qualité spécifique dont ils ne peuvent rendre compte et qu'ils prennent le parti de nier ou de passer sous silence ? Mettez la conscience à la question : vous ne lui arracherez pas cet aveu qu'il n'y a rien de plus dans la sensation musculaire active et voulue que dans la sensation musculaire passive et subie. Que ce *quid proprium* échappe à l'analyse quantitative des physiologistes, c'est possible, mais à coup sûr il n'échappe pas à l'analyse qualitative de la conscience ; elle s'obstine à distinguer dans nos mouvements le volontaire du spontané, de l'instinctif, de l'habituel, du convulsif, du spasmodique. Elle voit autre chose dans la vie qu'un ensemble de réflexes coordonnés. Elle ne nie pas la science : elle l'accepte et la complète. Prouvez-lui qu'elle a tort de voir ce qu'elle voit.

Hume prétendait la réduire à l'ignorance, sinon à l'ab-

surde, et cherchait hors de la volonté, dans les intermédiaires physiologiques qui séparent l'effort du mouvement, la cause ou plutôt l'antécédent invariable de ce mouvement. Les physiologistes se bornent à renouveler l'argument de Hume, mais en faisant étalage de science autant qu'il faisait profession d'ignorance. Peut-être, disait-il, la cause du mouvement se trouve-t-elle non dans l'effort mais dans ces intermédiaires ignorés. Les physiologistes suppriment le peut-être, nient l'ignorance des intermédiaires et, les considérant en sens inverse, c'est-à-dire du mouvement à l'effort et non de l'effort au mouvement, ils prétendent que la somme des termes de cette série équivaut exactement à la sensation musculaire totale. Précisons : Hume disait que le mouvement s'explique probablement sans qu'on ait besoin de faire intervenir le premier terme de la série, c'est-à-dire l'effort, d'où il résulte qu'en nous croyant les causes de nos mouvements, nous pourrions bien être les jouets d'une illusion d'optique interne. Les physiologistes soutiennent que le prétendu sentiment de l'effort n'est que le dernier terme d'une série de sensations musculaires, et qu'en additionnant les termes de cette série on n'obtient exactement la sensation musculaire totale telle qu'elle est donnée dans la conscience, qu'en attribuant à ce dernier terme une valeur rigoureusement égale à zéro.

Dans l'hypothèse de Hume, si notre pensée ou notre désir étaient immédiatement suivis de leur réalisation, si les montagnes s'abaissaient quand nous en avons la pensée, si les fleuves s'arrêtaient quand nous en formons le désir, nous nous attribuerions naïvement le pouvoir d'abaisser les montagnes et d'arrêter les fleuves, alors que ce pouvoir n'appartiendrait en réalité qu'à Dieu ou à la nature. Nous ressemblons tous à

Corneille qui, selon Voltaire, avait un démon familier qui lui dictait ses beaux vers, ceux que la postérité a nommés cornéliens, puis se retirait sournoisement dans sa cachette en disant : « Voyons comment il s'en tirera tout seul ! » Nous ne nous en tirons jamais tout seuls et nos mouvements ne sont nôtres qu'en apparence. Les physiologistes n'ont pas besoin de recourir à un démon ou à un lutin. Supprimer l'effort, c'est pour eux une simple affaire de calcul, et ce calcul n'a rien de transcendant puisque c'est une vulgaire addition. Vous levez votre bras et vous vous croyez bien sûr de produire ce mouvement parce que, dites-vous, vous avez conscience de votre effort : erreur, vous n'avez conscience que de vos sensations musculaires, et je le prouve. Voici le tableau noir et la craie ; écrivez : tant pour les muscles du bras, tant pour ceux qui fixent la poitrine, tant pour ceux qui modifient la respiration, qui ferment la glotte, qui serrent les paupières, etc. Est-ce tout ? Additionnez et constatez vous-même la parfaite égalité de la somme obtenue avec la sensation musculaire révélée par votre conscience. Êtes-vous bien convaincu maintenant que l'effort est, je ne dis pas simplement une quantité négligeable, mais un pur zéro ? Lui attribuer une valeur aussi petite que l'on voudra, c'est troubler et fausser les calculs du physiologiste et rendre la physiologie même impossible, puisque, comme l'a dit Képler, la science c'est la mesure, *scire est mensurare*. Hume forçait les psychologues à dire le « *Que sais-je ?* » de Montaigne ou peut-être le « *Je ne sais* » de Charron. Les physiologistes ne se contentent plus de cet aveu d'ignorance ; c'est précisément, disent-ils, parce que nous savons tout que vous ne savez rien, *nil scitur conscientia*, et ne pouvez rien savoir. L'antique formule de Gorgias suffirait à peine pour exprimer

cette ignorance ineffable et infinie qui est le propre des psychologues : l'effort n'est pas, ne se connaît pas, ne se manifeste pas !

Cet accord parfait du scepticisme de Hume avec le dogmatisme tranchant des physiologistes donne à penser et fait naître des soupçons sur la validité d'un argument ployable en deux sens opposés. Supposons que l'addition précédente soit exacte (car on n'aurait pas le droit de se prévaloir d'une erreur de calcul), l'opération en elle-même est-elle légitime ? Ajouter des faits passifs à d'autres faits également passifs et trouver comme résultat un fait d'activité, quelle surprise ! On nous dira que les quantités additionnées sont parfaitement homogènes, qu'on se garde bien d'ajouter des mètres à des francs et qu'on n'ignore pas que la physiologie n'est pas le monde abstrait des mathématiciens ; mais c'est précisément la question, car si nous ne sommes pas dans le monde des abstractions, il faut admettre tout d'abord la parfaite homogénéité des sensations passives et de l'effort actif, ce qui dispense de toute démonstration. La prétendue solution n'est donc que l'énoncé même du problème. Que faites-vous de ce coefficient personnel de l'effort qui constitue son caractère spécifique ? Avouez donc que vous ajoutez des effets à des efforts, des quantités à des qualités. Passer de la pensée à l'être, cela s'appelle le paralogisme transcendantal de la métaphysique ; passer de l'effet à l'effort, de la quantité à la qualité, de l'extensif à l'intensif, cela pourrait bien constituer le paralogisme transcendantal de la physiologie. J'affirme mon effort, *clamante conscientia*, vous le niez, *certissimâ scientiâ*, qui jugera entre nous ? Ne sentez-vous pas que si l'effort est réel, la physiologie doit l'ignorer, et qu'elle ne le découvrira ni à la pointe d'un scalpel, ni der-

rière une loupe. Le nier dans la conscience au nom de la science, c'est s'attribuer l'étrange et exorbitant privilège de sonder les cœurs et les reins, c'est prétendre à une connaissance de l'âme d'autrui plus complète et plus profonde qu'aucun psychologue ne s'en attribua jamais de son âme propre, c'est déclarer enfin que les bornes de la physiologie sont les bornes du monde et de la pensée, *mœnia mundi*. Quand le savant déclare à la conscience qu'elle n'ira jamais plus loin que ses expériences, quand il lui soutient qu'entre l'effort produit et la sensation musculaire subie elle est incapable de discerner la moindre différence, la conscience, mise pour ainsi dire au pied du mur, réplique par le mot d'un personnage de la comédie antique : « Non, tu ne me persuaderas pas, quand bien même tu m'aurais persuadée ! »

Si le physiologiste disait simplement qu'il fait abstraction de l'effort qu'il consent ou plutôt qu'il aspire à l'ignorer, tout serait pour le mieux, car ce serait déclarer qu'il laisse au psychologue le soin de retrouver l'activité de l'esprit dans l'effort moteur et même, s'il lui plaît, sous la passivité des sensations, mais il n'en est pas ainsi, et bien loin d'admettre la banale formule, *chacun son métier*, il fait un devoir au psychologue d'abdiquer sa conscience et de renier son effort. Un mot remplace tout, et ce mot cabalistique c'est, à l'heure actuelle, le mot *afférent* ! C'est bientôt dit, mais où donc tendent ces faits énumérés et comptés avec tant de soin ? Vers quel point se propagent ces multiples vibrations et à quel centre aboutissent tous ces courants nerveux ? Quel est surtout le calculateur et l'arithméticien qui en fait intérieurement, non pas la somme, comme vous le croyez, mais la synthèse mentale ? On s'en tire encore par des mots : avec M. Taine on oppose le *dehors* au *dedans*, vain subterfuge,

car je ne suis pas un dedans inerte et vide, mais une personne ou pour le moins un individu actif et conscient. C'est appliquer à l'homme l'ingénieuse définition du canon ; un trou autour duquel on a mis du bronze. C'est pis encore : trou, bronze et projectile, tout est solide et rigide, et le moi se trouve pris dans les glaces. L'effort vous gêne et vous le supprimez, mais quelle puérité d'exorciser l'effort et d'excommunier la conscience ; cela, c'est l'homme même, et il survit à tous les systèmes. Hors de l'Église il n'y a pas de salut, formule tolérante et modérée auprès de celle qu'on nous propose : hors de la physiologie, il n'y a rien !

II. Peut-être les psychologues ont-ils parfois gâté leur thèse en l'exagérant : attribuer au sens de l'effort une appréciation exacte de l'énergie déployée ou de la force nerveuse dégagée, le proclamer infaillible et impeccable, c'est donner des armes aux physiologistes : car leur tactique consiste précisément à nous faire toucher du doigt les erreurs et les contradictions du sens musculaire. Biran s'est bien gardé de lui reconnaître cette infaillibilité dans l'appréciation ; il ne parle même pas du dégagement de la force nerveuse et de l'innervation volontaire. Il est visible que nous proportionnons vaguement notre effort à la résistance prévue, mais cette prévoyance est le résultat d'une foule de comparaisons conscientes et inconscientes et n'a évidemment rien d'inné. Qu'au lieu d'un boulet de fonte j'aie devant moi une boîte de carton peint, ou bien une tige de fer peinte en roseau au lieu d'un roseau peint en fer, mon attente sera trompée et mon effort disproportionné ; mais que conclure de ces erreurs qui portent plutôt sur la quantité de résistance à vaincre que sur la qualité de l'effort à produire ? Tous nos sens nous trompent d'une manière analogue ; car mesurer c'est juger et

même raisonner, et l'appréciation raisonnée qui s'ajoute à la perception ne la constitue pas. Je ne suis pas moins sûr que l'acrobate du pouvoir de remuer mes jambes et mes bras, quoique ce pouvoir n'ait reçu chez moi qu'une éducation rudimentaire et négligée. L'aveugle-né, nouvellement opéré, croit, dit-on, que les objets touchent son œil et sont fixés sur un plan tangent à l'orbite ; il n'en est rien, car il n'arriverait jamais à éloigner de l'œil par le toucher ce plan idéal où se peint le tableau des choses. Ce qu'il acquiert, c'est la juste appréciation, non la perception première des distances. Le sens musculaire a aussi une sorte de cécité native, mais il se donne par l'habitude une seconde nature qui ne doit pas nous faire méconnaître la première. Même chez le paralytique il n'est que refoulé, réduit à l'impuissance, non détruit, car il constitue pendant toute la vie une sorte de tonicité de l'organisme. Il se trompe, mais il peut dire : *si fallor sum*.

Ce n'est là toutefois qu'une réponse théorique et provisoire. Suivons les physiologistes dans la salle de clinique et interrogeons les malades. Voici, nous disent MM. Gley et Marillier, un malade « absolument dépourvu de sensibilité dans la moitié supérieure du corps jusqu'au niveau de l'ombilic », n'est-il pas vrai que si le sentiment de l'effort, la mesure de l'effort se trouvent abolis, c'est que ce sentiment et cette mesure se réduisaient entièrement aux sensations afférentes supprimées par l'état pathologique ? Ainsi raisonnent nos expérimentateurs, mais ce raisonnement qui paraît irréfutable n'est que spécieux ; il est clair, dirait Biran, qu'en supprimant la matière vous supprimez la forme, qu'en détruisant les sensations musculaires passives vous détruisez leur caractère spécifique, toujours imprimé par l'effort.

Vous supprimez la lumière et les objets, l'air et les corps sonores et vous mettez l'œil et l'oreille au défi de voir et d'entendre : en reste-t-il moins vrai que la sensation est, comme disait Aristote, l'acte commun du sentant et du senti ? Placez-vous, semble-t-on dire, sous la cloche de la machine pneumatique et essayez de parler ou de chanter ; vous ne pourrez pas même réussir à émettre un son ; c'est donc l'air en vibration qui parlait votre pensée et peut-être pensait votre parole. Étrange raisonnement qui tendrait à faire de l'homme un pur esprit ou une simple machine, qui me dépouille de mon corps, me plonge dans le vide, me précipite dans le néant et me demande si je pense encore et si je me sens toujours exister ! Mais vous aurez beau faire : d'une part, nous n'adopterons jamais cet effort sans organe, cette âme séparée, ce moi sublimé ; d'autre part, vous ne réaliserez jamais les conditions de votre expérience, à moins pourtant qu'un des deux expérimentateurs n'empoisonne l'autre au moyen du curare et ne lui demande, dans cet état de mort provisoire où le corps n'est plus qu'un tombeau, s'il est encore capable d'exercer un effort et pour ainsi dire de heurter du front la planche du cercueil et le mur de sa prison ! Les conditions de l'*experimentum crucis* sont irréalisables.

Et que répondait le malade insensible élevé subitement à la dignité d'arbitre de ce grand débat psychologique ? « Dans toutes les expériences que nous avons faites, disent les deux physiologistes, le malade a toujours cru avoir réussi à plier complètement les bras, tandis qu'en réalité ils bougeaient à peine. » N'était-ce pas dire clairement qu'il percevait encore son effort, mais qu'il ne savait plus apprécier l'amplitude de ses mouvements ? C'est la pleine confirmation de la théorie biranienne, car apparemment

Biran n'a jamais émis cette étrange opinion que son meilleur disciple serait un clown ou un hercule, celui qui produirait les efforts les plus vigoureux ou qui mesurerait ses mouvements avec le plus de précision. Bougeaient à peine ! mais cela suffit et au-delà ; une gigantesque baleine, imprimant à sa queue des mouvements à faire chavirer un navire, percevrait-elle donc son effort et son moi plus nettement que le philosophe qui médite, immobile, le front dans la main et le coude sur la table. Ampère soutenait même que l'effort appelé musculaire n'est peut-être que cérébral : le muscle l'accentue et semble l'amplifier comme la trompette amplifie le son et le fait retentir ou comme le microphone rend perceptibles les plus petits bruits. Ampère eût dit que l'effort n'est jamais mieux perçu que dans la concrétion des sensations afférentes avec l'activité motrice : supprimez les premières, la seconde se perd en quelque sorte dans le vide et dans l'inconscient. C'est la pure doctrine biranienne : on croit la réfuter et on ne fait que la consolider en lui fournissant une sorte de preuve et de vérification expérimentale ; elle ne redoute pas plus la pathologie et la tératologie que la physiologie, parce qu'elle est un fait et une vérité, non une hypothèse.

III. Il y a plus : ses adversaires n'évitent ni l'hypothèse ni même la contradiction, quoiqu'il ne soit pas aisé de mettre cette contradiction en évidence et de la dégager de cet ensemble assez confus d'expériences précises et de vagues raisonnements où se réfugient les assembleurs de nuages. Ferrier raisonne ainsi : le vrai moyen de prouver que l'effort est une réalité, non une illusion de la conscience, serait de l'isoler de toute sensation musculaire afférente. Essayons : Pressez du doigt la détente d'un pistolet imaginaire, que

sentez-vous ? un effort très réel, un effort dégagé de toute sensation puisqu'il n'y a pas de mouvements produit. N'est-ce pas la preuve demandée ? Non, répond Ferrier, car vous oubliez une multitude de sensations musculaires qui n'ont pas lieu, il est vrai, dans votre doigt immobile, mais dans les muscles de la poitrine et dans ceux qui modifient la respiration, expriment l'attention et président aux phénomènes d'arrêt ou, comme on dit, d'inhibition. Il faut reconnaître le bien-fondé de ces analyses : voilà donc l'effort chassé du doigt ; M. W. James va le chasser des muscles de l'œil, « dernière petite retraite où, dit-il, il se croyait inexpugnable ». Quand le muscle droit interne de l'œil est paralysé, dit Helmholtz, l'œil ne peut plus se tourner du côté droit, mais si le patient essaye de le tourner dans ce sens, bien qu'il n'y réussisse pas, il produit néanmoins, par son seul effort, un résultat très réel ; les objets semblent fuir à droite. Il est bien évident que la volonté n'a point prise sur les objets et qu'elle ne produit aucun effet dépassant le système nerveux, et pourtant le malade juge de la direction de la ligne de vision comme si le mouvement normal de l'œil avait été réellement produit : il croit si bien avoir imprimé un mouvement de rotation à son œil qu'il attribue ce mouvement aux objets immobiles. L'effort n'est-il pas cette fois isolé et la nature prise sur le fait par une sorte d'*experimentum crucis* ? Ainsi raisonnait Helmholtz : M. W. James lui démontre qu'il n'oublie qu'une petite chose, mais essentielle, le mouvement très réel et réellement perçu que le patient imprime à l'œil sain et non parétique. Helmholtz a oublié que l'organe visuel ne forme qu'un appareil unique, un œil de cyclope, *Cyclopenauge*, comme il le dit lui-même, un *œil double*, suivant l'expression de

Hering. La prétendue expérience cruciale n'est qu'un sophisme d'énumération imparfaite. Jamais on n'isolera l'effort ; les sensations afférentes demeureront toujours comme une tunique de Nessus qu'il ne peut rejeter loin de lui pour se montrer en plein et comme à nu et qui le consume en dépit des psychologues.

Et bien, non ; c'est plutôt un vêtement qui moule ses formes et les fait ressortir. Comment ne voit-on pas qu'il n'est pas possible de nier l'effort et de chercher en même temps à l'isoler ; les deux ordres d'expériences se contredisent. Est-ce que le malade de MM. Gley et Marillier, quand on lui ordonnait de remuer son bras ou sa jambe, avait le pouvoir de supprimer ces sympathies organiques et musculaires dont se prévalent Ferrier et James ? D'une part on affirme donc que l'on a réellement isolé l'effort de toute sensation et que l'on a constaté *de visu* qu'isolé il est un pur zéro ; d'autre part on soutient, avec beaucoup plus de raison selon nous, que l'entreprise d'isoler l'effort est absolument chimérique et qu'on n'y réussira par aucun artifice d'analyse ni même en appelant à son aide toutes les maladies et tous les fléaux. Que Messieurs les expérimentateurs commencent par se mettre d'accord. Vouloir isoler l'œil en le privant de la lumière et en le séparant de tout objet pour lui demander s'il voit encore, quelle puérité ! C'est pourtant ce que l'on entreprend contre l'effort musculaire ; que l'on se décide donc à prendre un grand parti en interrogeant enfin, non un malade insensible, paralytique ou parétique, mais l'automate de Vaucanson !

Autant vaudrait soutenir que l'estomac ne joue aucun rôle dans la digestion sous prétexte qu'il ne digère pas sans aliment et pour ainsi dire à vide. Les sensations afférentes